

13
QUATRIÈME CAHIER DE LA QUINZIÈME SÉRIE

CHARLES PÉGUY

Ève

139993
—
4.10.16

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches

PARIS

8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

4
15
QUATRIÈME CAHIER DE LA QUINZIÈME SÉRIE

CHARLES PÉGUY

Eve

139993

4.10.16

CAHIERS DE LA QUINZAINÉ
périodique paraissant tous les deux dimanches

PARIS

8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Ève

Charles Péguy



L'Artisan du Livre, Cahiers de la Quinzaine, Paris, 1914

Exporté de Wikisource le 22/04/2019

FIDELI FIDELIS

ÈVE

Jésus parle.

Ô MÈRE ensevelie hors du premier jardin,
Vous n'avez plus connu ce climat de la grâce,
Et la vasque et la source et la haute terrasse,
Et le premier soleil sur le premier matin.

Et les bondissements de la biche et du daim
Nouant et dénouant leur course fraternelle
Et courant et sautant et s'arrêtant soudain

Pour mieux commémorer leur vigueur éternelle,

Et pour bien mesurer leur force originelle
Et pour poser leurs pas sur ces moelleux tapis,
Et ces deux beaux coureurs sur soi-même tapis
Afin de saluer leur lenteur solennelle.

Et les ravissements de la jeune gazelle
Laçant et délaçant sa course vagabonde,
Galopant et trottant et suspendant sa ronde
Afin de saluer sa race intemporelle.

Et les dépassements du bouc et du chevreuil
Mêlant et démêlant leur course audacieuse
Et dressés tout à coup sur quelque immense seuil
Afin de saluer la terre spacieuse.

Et tous ces filateurs et toutes ces fileuses
Mêlant et démêlant l'écheveau de leur course,
Et dans le sable d'or des vagues nébuleuses
Sept clous articulés découpaient la Grande Ourse.

Et tous ces inventeurs et toutes ces brodeuses
Du laci de leurs pas découpaient des dentelles.
Et ces beaux arpenteurs parmi ces ravaudeuses
Dessinaient des glacis devant des citadelles.

Une création naissante et sans mémoire
Tournante et retournante aux courbes d'un même orbe.
Et la faine et le gland et le coing et la sorbe

Plus juteux sous les dents que la prune et la poire.

Vous n'avez plus connu la terre maternelle
Fomentant sur son sein les faciles épis,
Et la race pendue aux innombrables pis
D'une nature chaste ensemble que charnelle.

Vous n'avez plus connu ni la glèbe facile,
Ni le silence et l'ombre et cette lourde grappe,
Ni l'océan des blés et cette lourde nappe,
Et les jours de bonheur se suivant à la file.

Vous n'avez plus connu ni cette plaine grasse,
Ni l'avoine et le seigle et leurs débordements,
Ni la vigne et la treille et leurs festonnements,
Et les jours de bonheur se suivant à la trace.

Vous n'avez plus connu ce limon qui s'encrasse
À force d'être épais et d'être nourrissant ;
Vous n'avez plus connu le pampre florissant,
Et la race des blés jaillis pour votre race.

Vous n'avez plus connu l'arbre chargé de pommes
Et pliant sous le faix dans la mûre saison ;
Vous n'avez plus connu devant votre maison
Les blés enfants jaillis pour les enfants des hommes.

Ce qui depuis ce jour est devenu la fange
N'était encor qu'un lourd et plastique limon ;
Et la Sagesse même et le roi Salomon

N'eût point départagé l'homme d'avecque l'ange.

Ce qui depuis ce jour est devenu la somme
S'obtenait sans total et sans addition ;
Et la Sagesse assise au coteau de Sion
N'eût point dépareillé l'ange d'avecque l'homme.

Vous n'avez plus connu ni cette plaine rase,
Ni le secret ravin aux pentes inclinées,
Ni le mouvant tableau des ombres déclinées.
Ni ces vallons plus pleins que le flanc d'un beau vase.

Vous n'avez plus connu les saisons couronnées
Dansant le même pas devant le même temps ;
Vous n'avez plus connu vers le même printemps
Le long balancement des saisons prosternées.

Vous n'avez plus connu les fleurs nouvelles-nées
Jaillissant des sommets en énormes cascades ;
Vous n'avez plus connu les profondes arcades,
Et du haut des cyprès les ombres décernées.

Vous n'avez plus connu les naissantes années
Jaillissant comme un chœur du haut du jeune temps ;
Vous n'avez plus connu vers un jeune printemps
Le chaste enlacement des saisons alternées.

Vous n'avez plus connu les saisons discernées
Par un égal bonheur au creux d'un même temps ;
Vous n'avez plus connu vers un égal printemps

L'égal déroulement des saisons gouvernées.

Vous n'avez plus connu les saisons retournées
Vers un égal bonheur et vers le même temps ;
Vous n'avez plus connu vers le même printemps
Le souple enroulement des saisons détournées.

Vous n'avez plus connu de l'un à l'autre pôle
La terre balancée ainsi qu'une nacelle ;
Et le désistement et le retrait d'épaule
D'une saison périe encor que jouvencelle.

Vous n'avez plus connu de l'un à l'autre pôle
La terre balancée ainsi qu'un beau trois-mâts ;
Et le renoncement, l'effacement d'épaule
De la saison qui meurt au retour des frimas.

Vous n'avez plus connu de l'un à l'autre pôle
La terre balancée ainsi qu'un bâtiment ;
Et le détournement et la blancheur d'épaule
D'une saison qui meurt pour éternellement.

Ce qui depuis ce jour est devenu la boue
Était alors le suc de la féconde terre.
Et nul ne connaissait la peine héréditaire.
Et nul ne connaissait la houlette et la houe.

Ce qui depuis ce jour est devenu la mort
N'était qu'un naturel et tranquille départ.
Le bonheur écrasait l'homme de toute part.

Le jour de s'en aller était comme un beau port.

Les bonheurs qui tombaient faisaient un déversoir,
Le silence de l'âme était comme un étang.
Le soleil qui montait faisait un ostensor
Et se répercutait dans un ciel éclatant.

Les vapeurs qui montaient faisaient un encensoir.
Et les cèdres faisaient de hautes barricades.
Et les jours de bonheur étaient des colonnades.
Et tout se reposait dans le calme du soir.

Et la terre n'était qu'un vaste reposoir.
Et les fruits toujours prêts sur les rameaux de l'arbre,
Et les jours toujours prêts sur les tombeaux de marbre
Ne faisaient qu'un immense et temporel dressoir.

Et la terre n'était qu'un jardin bocager.
Et les fruits alignés aux étages de l'arbre,
Et les jours alignés sur les âges de marbre
Ne faisaient qu'un immense et temporel verger.

Et la terre n'était qu'un vaste potager.
Et l'homme accoutumé parmi ces plates-bandes,
Respecté de la bête administrait ces bandes
Ainsi qu'un amiable et naturel berger.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Se reposait penché sur sa création.
Et l'amour filial et l'amour paternel

Se nourrissaient d'hommage et de libation.

Et Dieu lui-même juste ensemble qu'éternel
Avait pesé le monde au gré de sa balance.
Et il considérait d'un regard paternel
L'homme de son image et de sa ressemblance.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que la fleur d'un jeune âge.
Et père il regardait d'un regard paternel
Le monde rassemblé comme un humble village.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que la nuit et le jour.
Et père il contemplait d'un regard paternel
Le monde au coin d'un bois jeté comme un gros bourg.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que le temps et que l'âge ;
Père il considérait d'un regard paternel
Le monde circonscrit ainsi qu'un beau village.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est qu'un tour et qu'un retour.
Et père il contemplait d'un regard paternel
Le monde rassemblé comme un énorme bourg.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que le temps de l'année.
Immuable il voyait d'un regard paternel

Passer parmi ses sœurs la saison couronnée.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que le temps et le lieu.
Calme et laissant descendre un regard paternel,
Il voyait ce que c'est que le reflet de Dieu.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que le temps et le lieu.
Calme et laissant tomber un regard paternel,
Il voyait ce que c'est que l'image de Dieu.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que le temps et l'espace.
Père il considérait d'un regard paternel
Ce que c'est que d'un monde éphémère et qui passe.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est qu'un monde qui dit oui.
Fleuriste il regardait d'un regard paternel
L'épanouissement d'un monde épanoui.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est qu'un espace étendu.
Fixe il considérait d'un regard paternel
L'évanouissement d'un monde détendu.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que les jeux du jeune âge.
Calme et laissant poser son regard paternel

Il se considérait dans l'homme son image.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que les vœux du jeune âge.
Provident il voyait d'un regard paternel
Le monde se dresser pour cet appareillage.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est qu'enfants du premier âge.
Intègre il regardait d'un regard paternel
Le monde appareiller le long d'un beau rivage.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que jeunes nourrissons.
Père il considérait d'un regard paternel
La plus jeune gamine et les derniers bessons.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que jeunes jouvenceaux.
Père il considérait d'un regard paternel
Une mère penchée au bord de deux berceaux.

Dieu lui-même penché sur l'amour éternelle
La revoyait fleurir dans de pauvres hameaux.
Père il considérait une amour maternelle
Doublement partagée entre deux beaux jumeaux.

Dieu lui-même penché sur l'amour solennelle
La regardait fleurir au fin fond des hameaux.
Père il considérait une amour fraternelle

Déjà communiquée entre deux beaux jumeaux.

Dieu lui-même penché sur la fleur éternelle
La regardait fleurir aux pointes des rameaux.
Dieu lui-même penché sur l'amour fraternelle
La regardait germer dans le cœur des Gémeaux.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que les ris du jeune âge.
Intègre il regardait d'un regard paternel
Le monde se grouper comme un beau voisinage.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que les pleurs du jeune âge.
Intègre il regardait d'un regard paternel
Le monde commencer son long pèlerinage.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que les cris du jeune âge.
Intègre il regardait d'un regard paternel
Le monde appareiller le long de ce rivage.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que baisers du jeune âge.
Intègre il regardait d'un regard paternel
Le monde lever l'ancre au bord de ce voyage.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que les soins du jeune âge.
Anxieux il voyait d'un regard paternel

Le monde appareiller au seuil de ce naufrage.

Et Dieu lui-même jeune ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que le progrès de l'âge.
D'un regard toujours jeune et toujours paternel
Il regardait vieillir un monde jeune et sage.

Et Dieu lui-même sage ensemble qu'éternel
Considérait son œuvre et trouvait qu'il est bon.
Du premier diamant jusqu'au dernier charbon,
Il enveloppait tout d'un regard paternel.

Et Dieu lui-même bon ensemble qu'éternel
Considérait son œuvre et trouvait qu'il est bien
Et qu'il était parfait et qu'il n'y manquait rien
Et que tout déroulait un ordre solennel.

Et la création était comme une tour
Qui s'élève au-dessus d'un immense palais.
Et le temps et l'espace assuraient les relais.
Et les jours de bonheur étaient comme un seul jour.

Et les fidélités étaient comme une tour.
Et le temps et l'espace en étaient les valets.
Et le temps et l'espace assuraient les délais.
Et les fidélités étaient un seul amour.

Un Dieu lui-même auteur ensemble qu'éternel
Considérait son œuvre et disait qu'il est bon.
De la fleur de pommier jusqu'au dernier chardon,

Il enveloppait tout d'un regard paternel.

Un Dieu lui-même auguste ensemble qu'éternel
Ne voyait que décence et qu'amour filial.
Et le monde d'esprit et le monde charnel
N'étaient devant ses yeux qu'un temple lilial.

Un Dieu lui-même père ensemble qu'éternel
Voyait partout ses fils et les fils de ses fils.
Et les champs de méteil et les champs de maïs
Étaient devant ses yeux une nappe d'autel.

Un Dieu lui-même neuf ensemble qu'éternel
Regardait l'univers comme un immense don.
Un monde sans offense, un monde sans pardon
Développait les plis d'un ordre solennel.

Un Dieu nouveau lui-même ensemble qu'éternel
Regardait ce que c'est que jeune nouveauté.
Père et laissant tomber un regard paternel,
Il voyait ce que c'est que naissante beauté.

Un bon Dieu bienveillant ensemble qu'éternel
Considérait son œuvre et trouvait qu'il est pur.
Un Dieu cultivateur, économe et réel
Voyait jaunir le seigle et trouvait qu'il est mûr.

Un beau Dieu statuaire ensemble qu'éternel
Considérait son œuvre et trouvait qu'il est beau.
Et le premier bercail et le dernier tombeau

N'étaient qu'un même asile égal et fraternel.

Vous n'avez plus connu ce manteau de bonheur
Jeté sur tout un monde et de béatitude,
Et ce fleuve et ce flot et cette plénitude,
Et ce consentement aux règles de l'honneur.

Vous n'avez plus connu ce manteau de tendresse
Jeté sur l'âme même et ce manteau d'honneur.
Vous n'avez plus connu cette chaste caresse
Et ce consentement aux règles du bonheur.

Vous n'avez plus connu ce manteau de bonté
Jeté sur tout un monde et cette bienveillance,
Et cette multitude et l'antique vaillance,
Et cette solitude et cette fermeté.

Vous n'avez plus connu ce manteau de satin
Jeté sur tout un peuple et dans cette allégresse
Tout un monde gonflé de la même tendresse
Depuis le ras du sol jusqu'au dernier gradin.

Vous n'avez plus connu cet auguste festin,
Et la sève et le sang plus purs qu'une rosée.
La jeune âme avait mis sa robe d'épousée,
Et la terre fleurait la lavande et le thym.

Et le jeune homme corps était alors si chaste
Que le regard de l'homme était un lac profond.
Et le bonheur de l'homme était alors si vaste

Que la bonté de l'homme était un puits sans fond.

Vous n'avez plus connu l'innocence du monde
Et les greniers bondés jusque sur le portail.
Vous n'avez plus connu cette race féconde
Et les prés débordant d'un immense bétail.

Vous n'avez plus connu qu'un sévère destin.
Vous n'avez plus connu la terre reposée.
Vous n'avez plus connu qu'un amour clandestin.
Vous n'avez plus connu la terre déposée.

Vous n'avez plus connu les blés inépuisables
Et les gerbes montant à l'assaut des greniers.
Vous n'avez plus connu les vignes inlassables
Et les grappes montant à l'assaut des paniers.

Vous n'avez plus connu les pas ineffaçables,
Et les moissons montant sous le vol des abeilles.
Les vendanges montant à l'assaut des corbeilles.
Les pas des vendangeurs dans les chemins de sables.

Vous n'avez plus connu les puits intarissables,
Et les moissons montant à l'assaut de la meule.
Vous n'avez plus connu qu'une âme errante et seule
Et des pas soupçonneux sur des chemins de sables.

Vous n'avez plus connu les jours impérissables,
Et les raisins montant à l'assaut du pressoir.
Et les treilles montant à l'assaut du dressoir.

Et des pas fastueux sur des chemins de sables.

Vous n'avez plus connu les blés involontaires,
Vous n'avez plus connu que de pauvres labours.
Vous n'avez plus connu que de pauvres amours.
Vous n'avez plus connu que des blés réfractaires.

Vous n'avez plus connu les blés inoubliables.
Vous n'avez plus connu que des jours moissonnés.
Et du haut du coteau des pins découronnés.
Et le commencement des jours inexpiables.

Vous n'avez plus connu que des puits tarissables,
Et sur de maigres champs de plus maigres labours.
Et sur de maigres ans de plus maigres amours.
Et du haut du plateau des cèdres pourrissables.

Et du haut du péché des âmes corruptibles.
Et du haut de la treille un pampre périssable.
Et du haut de l'orgueil l'envie impérissable.
Et du haut de l'amour des haines putrescibles.

Et du haut du bonheur la mort et l'épouvante,
Et du haut de l'honneur le travail et la peine.
Et du haut de l'amour l'amertume et la haine.
Et la honte maîtresse et la honte servante.

Et du haut de la mort la borne infranchissable,
Et la foi toujours pleine et toujours décevante.
Et du haut du destin le sort inconnaissable.

Et du haut de l'amour une pitié fervente.

Vous n'avez plus connu que le temps dans le lieu.
Vous n'avez plus connu la jeunesse du monde,
Et cette paix du cœur plus lourde et plus profonde
Que l'énorme Océan sous le regard de Dieu,

Vous n'avez plus connu que des biens périssables,
Et la succession et le vieillissement.
Et la procession des maux ineffaçables.
Et le regard voilé d'un appauvrissement.

Et le regard meurtri d'un affaiblissement,
Et sous le même front des yeux méconnaissables,
Et dans les mêmes yeux des pleurs intarissables,
Et les marques de mort et d'amortissement.

Et dans les mêmes yeux un tout autre regard,
Un regard de détresse et d'amoindrissement.
Et sous les mêmes cieux un tout autre hasard.
Un hasard de tendresse et d'avilissement.

Vous n'avez plus connu ce long désarmement
Et le cœur inondé d'une haute splendeur.
Et dans cette amplitude et ce contentement
Tout un monde noyé dans sa propre candeur.

Et ce repos d'un cœur qui ne manque de rien,
Et qui se sait servi de toute éternité.
Et qui reçoit son maître et possède son bien

Dans une solennelle et tremblante unité.

Et je vous aime tant, mère de notre mère,
Vous avez tant pleuré les larmes de vos yeux.
Vous avez tant levé vers de plus pauvres cieux
Un regard inventé pour une autre lumière.

Vous avez tant pleuré votre force première.
Vous avez tant voilé le regard de vos yeux.
Vous avez tant levé vers de plus pauvres cieux
Votre voix hésitante au seuil de la prière.

Et je vous aime tant, aïeule roturière.
Vous avez tant lavé le regard de vos yeux.
Vous avez tant courbé sous le courroux des cieux
Votre nuque et vos reins frissonnants de misère.

Vous avez tant levé vers une autre tempête
Une voix défaillante et tremblante d'amour.
Vous avez tant levé vers une pauvre fête
Un regard inventé pour un tout autre jour.

Vous avez tant levé le front de votre tête
Vers le repensement d'un plus noble séjour.
Vous avez tant levé vers le haut de la tour
Vos esprits épuisés d'une éternelle quête.

Et moi je vous salue ô la première femme
Et la plus malheureuse et la plus décevante
Et la plus immobile et la plus émouvante,

Aïeule aux longs cheveux, mère de Notre Dame.

Et moi je vous salue ô pleine d'épouvante
Et pleine de terreur au seuil des nouveaux jours
Et pleine de retraite au fond des nouveaux bourgs
Et moi je vous salue ô vainement fervente.

Et moi je vous salue ô première servante,
Aïeule des bergers et des bons serviteurs,
Aïeule des bouviers et des premiers pasteurs.
Et moi je vous salue ô première suivante.

Et moi je vous salue ô vainement vivante
Et vainement offerte à de pauvres malheurs,
Et la plus soucieuse et vainement savante
Et la plus douloureuse après les sept douleurs.

Et je vous aime tant, première soucieuse,
Et vainement assise aux jardins de la peur.
Et moi je vous salue ô la plus anxieuse
Et la plus écrasée aux rêves de torpeur.

Et la plus immuable aux robes de stupeur
Et la plus enfoncée en des chemins vaseux
Et la plus embourbée en des sentiers glaiseux
Et la plus capturée en un cercle trompeur.

Vous n'avez plus connu les flots tumultueux
Jaillis de la fontaine à nulle autre pareille.
Vous n'avez plus connu les manteaux somptueux

Jetés sur le muguet et la salsepareille.

Vous n'avez plus connu les bois silencieux
Gonflés de la beauté d'une auguste présence.
Vous n'avez plus connu dans la clarté des cieux
L'image et le reflet d'une auguste innocence.

Vous n'avez plus connu que des pas tortueux,
Vous n'avez plus connu qu'une éternelle absence.
Vous n'avez plus connu qu'une pauvre décence
Et la sévérité des chemins montueux.

Vous n'avez plus connu ces palais fastueux.
Vous n'avez plus connu qu'une pauvre chaumière.
Et vous êtes la seule et vous êtes première
Qui n'avez plus connu ces blés tumultueux.

Vous n'avez plus connu les flots impétueux
Jaillis de la fontaine à nulle autre seconde.
Vous n'avez plus connu dans la clarté d'un monde
L'image et le reflet d'un soleil fastueux.

Vous n'avez plus connu les blés impétueux
Se mouvant à l'assaut des plaines infinies.
Et le blé sur son socle et les moissons bénies.
Et le recensement des blés respectueux.

Vous n'avez plus connu les blés présomptueux
Gouvernant les saisons comme une éternité,
Anticipant le temps en toute impunité,

Vous n'avez plus connu les blés torrentueux.

Vous n'avez plus connu les blés majestueux
Et le manteau royal au seuil de votre cour.
Vous n'avez plus connu les enfants fructueux
Et le manteau royal au seuil de votre amour.

Vous n'avez plus connu les blés tempétueux
Soulevant tout un monde en leur énorme vague,
Et l'homme sur son sol, et la senne, et la drague,
Et le dénombrement des blés affectueux.

Vous n'avez plus connu les blés tumultueux
Se bousculant pour naître et monter jusqu'à vous.
Sur la face de l'être et devant vos genoux
Vous n'avez plus connu que des blés vertueux.

Vous n'avez plus connu que des laborieux.
Vous n'avez plus connu les blés par grandes ondes.
Vous n'avez plus connu sur la face des mondes
La race des puissants et des victorieux.

Vous n'avez plus connu ces fontaines profondes.
Vous n'avez plus connu que des défectueux,
Et des gagne-petits et des délictueux,
Vous n'avez plus connu ces largesses fécondes.

Et ces flancs plus ombreux que le flanc d'un beau vase
Contenant une race éternelle et profonde.
Et ces regards noyés d'une profonde extase

Et tout émerveillés de la beauté d'un monde.

Vous n'avez plus connu la prodigalité
D'un monde qui savait se refaire à mesure.
Vous n'avez plus connu cette impudente usure
D'un monde ivre de sève et de vitalité.

Vous n'avez plus connu que de l'eau d'un canal.
Et le ménagement, et l'écluse, et le bief.
Et le gouvernement sous un si pauvre chef.
Et le lanternement sous un maigre fanal.

Vous n'avez plus connu que la parcimonie,
Et les épargneurs et les conservateurs,
Et la petite épargne et cette ignominie, —
Aïeule des bouviers et des premiers pasteurs.

Vous n'avez plus connu que des blés vertueux,
Et les fausses moissons et les imitateurs.
Et les contrefaçons et les contrefacteurs.
Et les fausses maisons chez les infructueux.

Et les fausses raisons chez les talentueux
Et la soumission sous le législateur.
Et la dissension chez le pauvre amateur.
Et la fausse oraison dans le voluptueux.

Vous n'avez plus connu qu'une lente agonie
Et les collusions dans les mains des docteurs.
Et le faisceau lié dans la main des licteurs.

Et toute mauvaise herbe et toute zizanie.

Et moi je vous salue, ô bonne ménagère.
Mais quand on avait tout on ne ménageait pas.
Et je vous vois marcher, vigilante bergère.
Mais quand on avait tout nul ne comptait ses pas.

Et je vous vois veiller, vieille femme économe.
Mais quand on avait tout on ne ménageait rien.
Vous êtes la servante et le conseil de l'homme.
Mais quand on avait tout nul ne comptait son bien.

Je vous vois aujourd'hui fidèle et scrupuleuse,
Attentive et sévère et sage désormais.
Mais quand on avait tout, ô grande audacieuse,
Quand on avait toujours on ne comptait jamais.

Quand on avait la source et la lourde fontaine
Et le déversement nul ne canalisait.
Quand on avait la grâce et cette lourde plaine
Et le contentement nul n'économisait.

Quand on avait l'honneur en ces premiers moments,
Nul ne courbait le front devant le donateur.
Et le bonheur, promis aux plus graves tourments.
Ne baissait pas les yeux devant le spectateur.

Une foi sans symbole et sans inscription
Remontait toute seule aux pieds du créateur,
Comme une loi sans table et sans description

Se courbait sous les pieds de son législateur.

Quand on avait la foi dans ces premiers moments

On ne demandait pas des formules astreintes.

Quand on avait la loi sous ces premiers serments

On ne demandait pas des règles de contraintes.

Et quand on avait Dieu dans ces premiers moments,

On ne demandait pas des formules restreintes.

Quand on vivait heureux sous ces premiers tourments,

On ne demandait pas des règles et des craintes.

Et quand on avait tout rien ne se querellait

Et le déversement de la création

Se poursuivait sans hâte et sans dispersion.

Et quand on avait tout rien ne se morcelait.

Et quand on avait tout rien ne se harcelait.

On ne regardait pas alors à la dépense.

Et tout foisonnement portait sa récompense.

Et quand on avait tout rien ne s'écartelait.

Vous n'avez plus connu que cette vilenie,

Ô pâle aïeule assise entre de pâles fleurs.

Vous n'avez plus connu que la longue avanie,

Aïeule déplorable aux yeux pâlis de pleurs.

Et moi je vous salue ô femme entre les femmes,

Ô vainement assise aux portes du jardin,

Plus bas que la poterne et le dernier gradin,

Et que la tubéreuse et que les jusquiames.

Et moi je vous salue ô la plus précieuse
Et la plus prosternée aux genoux du destin.
Et la plus enchaînée aux maîtres du festin.
Et la plus anxieuse et la plus soucieuse.

Et moi je vous connais seule silencieuse
Et seule naufragée aux rives de mémoire.
Et seule préposée aux rayons de l'armoire.
Et seule diligente et seule officieuse.

Et je vous aime tant ô la plus sérieuse
Et la plus prosternée aux genoux du travail.
Et la plus inconnue et la plus glorieuse
Et la plus accouflée aux portes du bercail.

Et la plus accotée aux montants du portail,
Aïeule aux maigres doigts, seule laborieuse,
Et seule obéissante et seule impérieuse,
Et la plus accointée au coin du soupirail.

Et nul ne vous connaît, seule mystérieuse,
Ni l'homme votre fils, ni l'homme votre frère,
Ni l'homme votre époux, ni l'homme votre père,
Ni l'homme votre maître ô seule ambitieuse.

Vous n'avez plus mené qu'une vie attentive,
Ô seule curieuse et seule incurieuse.
Vous n'avez enfanté qu'une horde craintive,

Et tantôt défaillante et tantôt furieuse.

Vous n'avez plus connu qu'une race hâtive.
Vous n'avez plus connu qu'un monde qui dit non.
Des terres de Judée aux terres d'Épernon
Vous n'avez plus connu qu'une race furtive.

Vous n'avez plus connu la race affirmative.
Vous n'avez plus connu qu'un peuple qui dit non.
Et des bourgs de Judée au bourg de Maintenon
Vous n'avez plus perçu qu'une voix négative.

Vous n'avez plus connu la race positive.
Vous n'avez plus connu qu'un peuple qui dit non.
Des châteaux de Judée au château de Chinon
Vous n'avez plus perçu qu'une voix négative.

Vous n'avez plus connu qu'une race inventive.
Vous n'avez plus connu qu'un peuple qui dit non.
De la voix de Judith à la voix de Manon
Vous n'avez plus connu qu'une race fautive.

Vous n'avez enfanté qu'une race plaintive,
Tantôt rivée au sol, tantôt victorieuse,
Tantôt martyre et sainte, et sage ou furieuse,
Ô mère et c'est ma race et la race captive

Constamment accotée aux murs de sa prison
Et vous seule vivace et seule industrielle,
Vous vous dépensez toute, ô seule besogneuse,

À laver la vaisselle et ranger la maison.

Ô vous qui pourchassez jusqu'au fin fond des coins
La poussière et l'ordure et toute impureté,
Toute disconvenance et toute improbité.
Maîtresse des labeurs, des veilles et des soins,

Vous qui prenez ce bois pour allumer la lampe
Et la mettre au milieu de la table servie,
Et qui prenez ce lin pour essuyer la rampe,
Et qui rangez les fleurs et qui rangez la vie,

Ô femme qui rangez les travaux et les jours,
Et les alternements et les vicissitudes,
Et les gouvernements et les sollicitudes,
Et la vieille charrue et les nouveaux labours.

Ô femme qui rangez les palais et les tours,
Et les retournements et les iniquités,
Et la jeune détresse et les antiquités.
Et la vieille tendresse et les nouveaux amours,

Femmes, je vous le dis, vous rangeriez Dieu même,
S'il descendait un jour dedans votre maison.
Vous rangeriez l'outrage, et l'oubli du blasphème,
Si Dieu vous visitait dedans cette prison.

Femmes, je vous le dis, vous rangeriez Dieu même,
S'il venait à passer devant votre maison.
Vous rangeriez l'offense, et le pouvoir suprême,

S'il venait à passer devant votre raison.

Que n'avez-vous rangé la colère divine.
Que n'avez-vous lavé la grande iniquité.
Il était temps alors. Que n'avez-vous quitté,
Quand il en était temps le creux de la ravine.

Femmes, je vous le dis, vous rangeriez la foudre.
Si Dieu vous l'envoyait dedans votre maison.
Vous rangeriez la grâce, et le pouvoir d'absoudre,
Si Dieu vous visitait dedans cette prison.

Que n'avez-vous rangé le premier anathème,
Cette fois qu'il tomba sur votre solitude.
Que ne l'avez-vous mis dedans votre système
De bon gouvernement et de mansuétude.

Femmes vous rangeriez jusqu'à l'eau du baptême,
Si Jean redescendait vers un nouveau Jourdain.
Vous rangeriez l'hostie, et l'huile, et le saint-chrême
Si l'homme revenait dans le premier jardin.

Femmes vous rangeriez dedans votre cuisine
Avec le pain du corps le pain spirituel.
Que n'avez-vous rangé jusque dans sa racine,
(Il était temps alors), l'arbre intellectuel.

Que n'avez-vous rangé l'arbre perpétuel
Cette fois qu'il jaillit au creux de la ravine.
Que n'avez-vous rangé l'arbre contractuel

Cette fois qu'il jaillit au flanc de la colline.

Que n'avez-vous rangé la couronne d'épine
Quand elle était encore un timide bourgeon.
Que n'avez-vous rangé cette blanche aubépine
Quand elle était encore un candide surgeon.

Que n'avez-vous rangé cette rouge églantine
Quand elle était encore une naissante rose.
Que n'avez-vous rangé la colère latine
Quand elle était encore une naissante cause.

Que n'avez-vous rangé le sceptre dérisoire
Quand il était encore un fragile roseau.
Que n'avez vous rangé la couronne illusoire
Quand elle était encore un fragile réseau.

Que n'avez-vous rangé pour la première fois
Quand il était encore un fragile arbrisseau
L'arbre au double destin, l'arbitre au double sceau,
L'arbre de la science et l'arbre de la croix.

Que n'avez-vous rangé dans un âge absolu
Quand il était encore un arbre jouvenceau,
L'arbre au double destin, l'arbitre au double sceau,
L'arbre de la potence et l'arbre du salut.

Que n'avez-vous rangé dans un ordre absolu
Avant qu'il fût entré sous la seconde loi,
L'arbre au double destin, l'arbitre de la foi,

L'arbre de la créance et l'arbre du salut.

Que n'avez-vous lavé, diligente laveuse,
Mon front ensanglanté devant qu'il fût sanglant.
Que n'avez-vous alors, ô grande lessiveuse,
Lavé ma pâle face et mon auguste flanc.

Que n'avez-vous alors, ô femme de lessive,
Lavé ma barbe rousse et mes cheveux sanglants.
Que n'avez-vous alors, maternelle et pensive,
Soutenu ma faiblesse et mes pas chancelants.

Que n'avez-vous alors, aïeule au chef branlant,
Quand j'étais plein d'injure et couvert d'avanie,
Que n'avez-vous alors, aïeule au chef tremblant,
Essuyé cette ordure et cette ignominie.

Que n'avez-vous alors, ô femme de journée,
Préparé la maison pour la dernière fête.
Que n'avez-vous alors, ô laveuse acharnée,
Lavé mes cheveux roux et ma barbe défaite.

Que n'avez-vous alors, aïeule et châtelaine,
Balayé le château pour mon dernier repas,
Et balayé les fleurs pour mon dernier trépas,
Et balayé la mort pour ma dernière Cène.

Que n'avez-vous aussi balayé les soldats,
Et l'injustice assise au cœur du tribunal.
Et le treizième apôtre et le baiser vénal,

Et le consentement aux lèvres de Judas.

Que n'avez-vous alors, ô femme de ménage,
Essuyé le péché devant qu'il fût commis.
Que n'avez-vous enfin dans votre voisinage
Accueilli le sauveur avant qu'il fût promis.

Que n'avez-vous alors, ô mon âme, ô ma mère,
Essuyé les deux pleurs jaillis des mêmes yeux.
Que n'avez-vous alors, ô cent fois centenaire,
Recueilli le seul cri poussé vers d'autres cieux.

Vous savez aujourd'hui gouverner votre race,
Vous savez distinguer et le tien et le mien.
Vous savez décompter le geste et la menace.
Mais quand on avait tout, on ne décomptait rien.

Vous savez aujourd'hui gouverner l'amour même,
Et l'amour filial d'avec le maternel.
Et le fils dernier-né d'avec le pénultième,
Mais quand on avait tout, tout était éternel.

Vous savez aujourd'hui gouverner l'honneur même,
Et l'honneur trivial d'avec l'originel.
Et le jour de la mort d'avec le jour suprême,
Mais quand on avait tout, tout était solennel.

Vous savez aujourd'hui gouverner votre bien,
Distinguer l'intérêt d'avec le capital ;
Et la communauté, du régime dotal.